

**Croisades
et Orient latin
(XI^e-XIV^e siècle)**

Collection U

Histoire

Image de couverture : © Photo Josse / Bridgeman Images

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70% de nos livres en France et 25% en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2001, 2003, 2017 pour la troisième édition
© Armand Colin, 2024 pour la nouvelle présentation

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-63230-4

MICHEL BALARD

Croisades et Orient latin (XI^e-XIV^e siècle)

Troisième édition mise à jour

ARMAND COLIN

Introduction

LA CROISADE a mauvaise presse aujourd'hui. Le mot est synonyme d'intolérance, de volonté de puissance et de fanatisme. Nos contemporains imaginent volontiers les guerriers qui prenaient la route de Jérusalem au XII^e siècle comme des brutes sanguinaires, pillant et détruisant tout sur leur passage. Ils oublient leurs motivations, leurs souffrances, leurs élans mystiques. De nos jours, l'usage galvaudé du terme n'aide pas à faire l'indispensable effort de compréhension rétrospective, qui est le propre de l'historien. Après la croisade contre le bolchevisme, de sinistre mémoire, voici venir la croisade contre le Sida, et pourquoi pas contre l'invasion des criquets en Afrique, ou contre la diffusion de la carie dentaire. Les médias utilisent le mot pour toute entreprise urgente, qui veut mobiliser l'énergie d'une collectivité tout entière, quel qu'en soit l'objectif.

Notre propos est bien entendu différent. Il s'agit de comprendre les multiples migrations qui ont porté des foules ou des petits groupes d'Occidentaux vers Jérusalem, du XI^e au XIV^e siècle. Ces pérégrinations n'ont été qualifiées de croisades que tardivement : la réalité des expéditions a précédé de beaucoup l'apparition d'un vocabulaire spécifique pour les désigner. Les contemporains en effet ne distinguaient pas clairement pèlerinage et croisade. Les participants ne sont qualifiés de *crucesignati* (croisés), de manière régulière et officielle, qu'à partir du pontificat d'Innocent III (première mention en 1199). En revanche, au cours du XII^e siècle, on utilise des périphrases pour désigner leurs expéditions : « Voyage de Jérusalem » (*iter hierosolymitanum*), « voyage vers la Terre Sainte » (*iter in Terram Sanctam*), « expédition » (*expeditio*) ou tout simplement pèlerinage (*peregrinatio*), telles étaient alors les expressions utilisées. Au XIII^e siècle, lorsque les itinéraires terrestres vers la Palestine sont abandonnés au profit de la voie maritime, on commence à parler de « passage » puis de « voyage d'outre-mer ». Après 1250, enfin, apparaît le mot de croisade (*cruciata*) pour désigner l'expédition vers Jérusalem des soldats du Christ. C'est en ce sens que l'on emploie habituellement le mot.

La croisade est donc un pèlerinage en armes, qui se donne pour objet la délivrance du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Lancée par une bulle pontificale, elle est placée sous l'autorité de l'Église, en la personne d'un légat pontifical. Ses participants se reconnaissent à certains signes extérieurs, tels le port d'une croix, et bénéficient de privilèges spirituels et temporels, garantis par l'Église.

Pourquoi les croisades ?

Limitées à ce sens étroit, les croisades ont fait l'objet d'interprétations très divergentes.

L'historiographie matérialiste y voit volontiers la prépondérance des facteurs économiques. Tantôt ce serait des cadets de familles nobles, sans espoir de terres, qui

iraient en Orient se tailler des seigneuries et de vastes domaines, pour rivaliser avec leurs aînés, héritiers exclusifs des biens du lignage. Sans nier le fait que l'appât du gain ait pu motiver certains des chefs croisés – l'exemple de Bohémond, fils de Robert Guiscard, le démontre – le désir d'acquérir des biens fonciers pouvait plus facilement se satisfaire dans les grandes opérations de défrichement, menées alors en Occident, que dans d'hypothétiques conquêtes de terres bien souvent arides. Tantôt, l'impulsion viendrait des républiques maritimes italiennes, dont l'essor rapide exigerait d'autres débouchés et de nouveaux marchés. En fait les hommes d'affaires italiens, qui avaient établi des liens avec les ports du Proche-Orient plus d'un siècle avant la Première Croisade, ont eu peur d'une aventure guerrière qui risquait de rompre des solidarités commerciales préexistantes. Leur réticence s'affaiblit ensuite, lorsqu'ils virent dans les croisades la possibilité d'élargir le champ de leurs activités, et de faire sauter les verrous byzantin et musulman, pour acheter les produits d'Orient à leur source même. Mais dans leur réseau commercial, Constantinople et Alexandrie comptent plus qu'Acre et Beyrouth. L'occupation de la Palestine par les croisés n'a que modérément stimulé le mouvement des affaires. La bourgeoisie « conquérante » italienne, encore bien réduite au XII^e siècle, n'est pas l'élément moteur de telles expéditions.

D'autres historiens, attentifs aux phénomènes démographiques, sont tentés de voir dans les croisades une sorte de valve de sécurité pour l'Occident, qui connaît une très forte croissance de sa population aux XI^e et XII^e siècles. Le départ pour l'Orient serait un exutoire nécessaire pour des chevaliers sans terres et des paysans déracinés. Mais était-il indispensable ? Bien qu'on ne possède aucune donnée globale sur la population « européenne », les indices que l'on a pu réunir démontrent que la crue démographique connaît sa plus grande ampleur dans la seconde moitié du XII^e siècle, soit plusieurs décennies après le déclenchement des croisades. Il n'y a donc guère de lien entre une pression démographique qui n'avait rien d'excessif au XI^e siècle et le départ précis vers Jérusalem. Le poids croissant des hommes a pu favoriser les croisades, il n'en a pas été la cause directe.

Il faut rechercher celle-ci dans l'état mental et psychologique de l'Occident à la fin du XI^e siècle. La croisade résulte en fait d'un double courant : la tradition des pèlerinages et l'idée nouvelle d'une guerre pour Dieu. Le pèlerinage, rite éminent de pénitence, est considéré comme l'accomplissement d'une destinée religieuse. Supposant un dépouillement préalable, il est un exercice individuel de purification, assurant au pèlerin la rémission des peines encourues pour ses péchés. Le but privilégié est Jérusalem, car les souffrances endurées par les participants sur une route aussi longue leur permettent de s'unir à celles du Christ et de mériter la Jérusalem céleste. Sous l'influence de l'Ancien Testament, la recherche du salut collectif s'inséra peu à peu dans une démarche populaire. D'un autre côté, sous l'effet de la *Reconquista*, se précise la notion de guerre pour Dieu ; lutter pour délivrer le Saint-Sépulcre c'est mériter, si l'on meurt en état de grâce, la palme du martyr. Il paraît légitime de reprendre aux Infidèles la Terre Sainte, considérée comme l'héritage du Christ et qui ne peut appartenir qu'à la chrétienté. En proposant aux fidèles d'aller défendre les chrétiens d'Orient, que l'on disait opprimés, le pape Urbain II réalise la synthèse féconde du pèlerinage pénitentiel et de la guerre juste contre les

païens. La croisade, ainsi définie, s'inscrit dans le droit fil de la réforme de l'Église au XI^e siècle.

Elle profite enfin d'un lent rééquilibrage des forces entre l'Orient et l'Occident. Jusqu'au XI^e siècle, le premier opposait au second des États à forte cohésion territoriale, des civilisations urbaines, une économie commerciale évoluée, un brillant héritage culturel. Byzance et l'empire musulman brillaient encore de mille feux. Or voici que tout change. L'Occident est travaillé des forces du renouveau : grands défrichements, essor urbain, réveil des activités commerciales, cohésion d'une Église réformée. En revanche, l'Empire byzantin est affaibli par les heurts entre l'aristocratie civile et la grande noblesse militaire ; les changements dynastiques y sont fréquents et, sous les coups des envahisseurs turcs, l'extension territoriale se réduit. Dans le monde musulman, les califats se décomposent. Les Seldjûqides s'emparent de Bagdad (1055), conquièrent une grande partie de l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine, mais se séparent en plusieurs émirats hostiles, dont l'impuissance facilita la marche des croisés et la reconquête byzantine. L'invasion des Turcs n'a guère troublé les Églises chrétiennes de Palestine ni gêné les pèlerinages vers Jérusalem. Il est donc inexact de voir dans les croisades une réponse à un appel des chrétiens d'Orient. Au point de vue économique, la Méditerranée cesse d'être au XI^e siècle un « lac musulman ». Les villes italiennes, Venise, Bari ou Amalfi, ont établi des liens commerciaux avec l'Orient bien avant 1095, tandis que Pise et Gênes nettoyaient la mer Tyrrhénienne de l'emprise sarrasine et préparaient ainsi leur prochain essor. Le dynamisme plus actif de l'Occident à la fin du XI^e siècle explique le succès initial des croisades au détriment d'un Orient affaibli et divisé.

Comment ?

Au cours des quatre siècles qui vont de 1095 à la fin du Moyen Âge, l'idéologie et les réalités de la croisade se sont profondément modifiées. Qu'y a-t-il de commun entre les expéditions qui, de 1096 à 1099, drainent vers Jérusalem des foules considérables, animées d'un incontestable élan mystique, et les ligues que la papauté s'efforce de constituer pour résister à l'avance ottomane aux XIV^e et XV^e siècles ? Il suffit alors qu'un légat pontifical accompagne en Orient quelques galères péniblement réunies pour que l'entreprise mérite le nom de croisade.

Il importe donc de suivre pas à pas la transformation de l'idée de croisade et des réalités auxquelles celle-ci a donné naissance. En 1095, la réponse de l'Occident à l'appel pontifical de Clermont dépasse les espérances de la papauté. Urbain II envisageait l'envoi de quelques troupes de chevaliers pour porter secours aux chrétientés d'Orient et libérer le Saint-Sépulcre de l'emprise des Infidèles. Et voici que des foules se mettent en marche à la suite de prédicateurs populaires, que de hauts seigneurs réunissent leurs chevaliers et prennent la route de Jérusalem, souvent sans esprit de retour. Des bandes indisciplinées précèdent les armées structurées et hiérarchisées des « barons ».

Cinquante ans plus tard, la papauté et son porte-parole, saint Bernard, s'adressent aux souverains d'Occident, pour les engager à venger la chrétienté de la perte d'Édesse. On s'efforce d'entraver le départ des non-combattants et de reconstituer l'*ost* (l'armée

féodale) autour des monarches. Il en est de même en 1189-1190, lorsque s'ébranlent les croisades germanique, anglaise et française, plus de deux ans après le désastre subi par les Francs à Hattin (1187). Puis viennent les premières déviations de l'entreprise : vers Constantinople en 1203-1204, avec, pour conséquence, l'irréversible brisure de la chrétienté; vers l'Égypte – clef, il est vrai, de la Palestine – en 1219-1221, puis en 1249-1250, à la seule initiative du roi de France, Saint Louis. L'échec de Tunis en 1270 marque la fin des grandes expéditions.

Après la disparition des États francs de Terre Sainte (1291), les croisades des XIV^e et XV^e siècles sont une réaction purement défensive de l'Occident contre l'expansion des Turcs vers l'ouest. Les grandes monarchies, tout en maintenant vivante l'idée de croisade, hésitent à s'engager et utilisent les ressources levées théoriquement pour la Terre Sainte à leurs fins propres. La reconquête de Jérusalem est bien oubliée; il ne s'agit plus que de protéger l'Europe. À cet objectif, pourtant vital, la papauté peine à trouver des collaborations : Venise, les hospitaliers de Rhodes, de rares princes séduits par les mirages de l'Orient, tel le duc de Bourgogne, arment quelques galères pour une entreprise que l'on qualifie encore de croisade. En ce sens très large, on peut considérer avec A. S. Atiya, que les croisades s'achèvent à Lépante (1571), lorsque les flottes vénitienne et espagnole l'emportent de manière décisive sur la marine ottomane. Mais faute de s'entendre sur une définition précise et universellement acceptée, les historiens des croisades sont loin de partager le point de vue d'A.S. Atiya. S'opposent en effet les « traditionalistes », qui, comme Hans-Eberhard Mayer, considèrent que seules les expéditions ayant pour objectif la délivrance de Jérusalem méritent le nom de croisade, et les « pluralistes » qui, comme Jonathan Riley-Smith, estiment que toute entreprise lancée par la papauté pour défendre l'Église ou le peuple chrétien, que ce soit contre les musulmans, les hérétiques ou même les ennemis de la papauté, peut être considérée comme une croisade. Selon cette conception, les croisades s'achèvent avec la coalition qui en 1683 réussit à repousser les Turcs assiégeant Vienne. D'autres encore, comme Alphonse Dupront font de la croisade un révélateur des fondements de la psyché occidentale, une pulsion permanente des sociétés chrétiennes.

Dans les pages qui suivent, le lecteur ne trouvera pas un exposé détaillé des événements qui de 1095 à 1683 ont reçu le nom de croisade. Les dimensions modestes d'un ouvrage destiné à présenter, sous forme de mosaïque, un état des questions, ne le permettent pas. Mais, après une indispensable mise en place chronologique, le lecteur pourra s'intéresser aux États francs nés de la croisade aussi bien qu'aux réactions de l'Islam ou aux déviations des expéditions. De la mosaïque des rubriques devrait se dégager une image plus cohérente des hommes, des idées et des événements qui ont marqué la rencontre, pas toujours violente, de l'Orient et de l'Occident.

Chronologie

- 1054 juillet** Le patriarche Michel Cérulaire et le cardinal Humbert de Moyenmoutier provoquent le schisme des Églises.
- 1064-1065** Grand pèlerinage allemand à Jérusalem.
- 1071 avril** Les Normands s'emparent de Bari. Fin de la domination byzantine en Italie du Sud.
- 1071 août** Les Turcs Seldjûqides battent l'armée byzantine à Mantzikert.
- 1071** Le Turcoman Atsiz occupe Jérusalem.
- 1081 avril** Avènement d'Alexis I^{er} Comnène à Byzance.
- 1081 mai** Le Normand Robert Guiscard attaque les possessions byzantines en Albanie.
- 1085 mai** Conquête de Tolède par Alphonse VI, roi de Castille.
- 1087 août** Génois et Pisans pillent Mahdiya en Tunisie.
- 1087-1090** Pèlerinage à Jérusalem du comte de Flandre, Robert I^{er}.
- 1092** Kilij Arslan I^{er}, maître de l'Anatolie occidentale et centrale.
- 1095 mars** Concile de Plaisance. Byzance appelle l'Occident à l'aide.
- 1095 novembre** Prédication de la croisade par Urbain II au concile de Clermont.
- 1096 juillet-août** Pierre l'Ermite et les troupes de la Croisade populaire arrivent à Constantinople.
- 1096 octobre** Les Turcs dispersent la Croisade populaire devant Nicée.
- 1096 nov.-déc.** Les premières troupes de la Croisade des barons (Hugues de Vermandois, Godefroy de Bouillon) arrivent à Constantinople.
- 1097 mai** La Première Croisade quitte Constantinople.
- 1097 juillet** Les croisés battent l'armée de Kilij Arslan I^{er} à Dorylée.
- 1097 octobre** Les croisés mettent le siège devant Antioche.
- 1098 mars** Baudouin de Boulogne, comte d'Édesse.
- 1098 juin** Les croisés s'emparent d'Antioche et défont l'armée de Karboghâ de Mossoul. Bohémond de Tarente, prince d'Antioche.
- 1098 août** Les Fatimides s'emparent de Jérusalem.
- 1099 juillet** Conquête de Jérusalem par les croisés. Godefroy de Bouillon, avoué du Saint-Sépulcre.

1099 août	Les croisés défont l'armée fatimide à Ascalon.
1100 juillet	Mort de Godefroy de Bouillon.
1100 décembre	Baudouin I ^{er} couronné roi de Jérusalem.
1101 mars	Croisade de 1101. Les armées arrivent à Constantinople.
1101 août	Défaites des croisés près de Mersivan et d'Héraclée.
1104	Bohémond revient en Europe. Tancrede régent d'Antioche.
1105 février	Mort de Raymond de Saint-Gilles lors du siège de Tripoli.
1105-1107	Bohémond organise une « croisade » contre Byzance.
1107-1110	Croisade du roi de Norvège Sigurd.
1108 septembre	Bohémond reconnaît la souveraineté byzantine sur Antioche.
1109 juillet	Les croisés s'emparent de Tripoli. Bertrand de Saint-Gilles, comte de Tripoli.
1118 avril	Mort de Baudouin I ^{er} . Baudouin du Bourcq, comte d'Édesse, couronné roi de Jérusalem (Baudouin II)
1119 juin	Roger d'Antioche est battu et tué par Il-Ghâzi (bataille de l'Âger Sanguinis). Baudouin II, régent d'Antioche.
1119 août	Josselin de Courtenay, comte d'Édesse.
1123 avril	Baudouin II prisonnier du gouverneur artuqide d'Alep.
1124 juillet	Prise de Tyr par les Francs.
1126 novembre	Bohémond II, prince d'Antioche.
1127 septembre	Zengi, gouverneur de Mossoul.
1131 août	Mort de Baudouin II. Son gendre, Foulques d'Anjou, est couronné roi de Jérusalem.
1132 ou 1133	Installation des Assassins dans le Djebel Ansariyah.
1136	Raymond de Poitiers épouse Constance et devient prince d'Antioche.
1137 août	Jean II Comnène assiège Antioche qui se rend en avril 1138.
1143 avril	Mort de Jean II Comnène. Avènement de Manuel I ^{er} Comnène.
1143 novembre	Mort du roi Foulques. Couronnement de sa femme, Mélisende, et de son fils Baudouin III.
1144 décembre	Zengi s'empare d'Édesse.
1145 décembre	Le pape Eugène III lance la Seconde Croisade.
1146 mars	Saint Bernard prêche la croisade à Vézelay.
1146 septembre	Avènement de Nûr al-Din, fils de Zengi, à Alep.
1147 juillet-sept.	Expédition allemande contre les Wendes.
1147 sept.-oct.	Arrivée des croisés à Constantinople.

- 1147 octobre** Prise de Lisbonne par les croisés anglais et portugais. Défaite de la croisade allemande (Conrad III) à Dorylée.
- 1148 janvier** Défaite de la croisade française (Louis VII) près du Cadmus.
- 1148 juillet** Échec de la Seconde Croisade devant Damas.
- 1152** Raymond II de Tripoli est tué par les Assassins.
- 1153** Renaud de Châtillon, prince d'Antioche par son mariage avec Constance.
- 1153 août** Les Francs s'emparent d'Ascalon.
- 1154 avril** Nûr al-Dîn s'empare de Damas.
- 1159 avril** Manuel I^{er} Comnène entre en suzerain à Antioche. Échec de l'alliance franco-byzantine contre Nûr al-Dîn.
- 1163 février** Mort de Baudouin III. Son frère, Amaury, est couronné roi de Jérusalem.
- 1163 septembre** Première expédition d'Amaury en Égypte.
- 1164 août-oct.** Seconde expédition d'Amaury en Égypte.
- 1164 août** Nûr al-Dîn fait prisonniers Bohémond III d'Antioche et Raymond III de Tripoli.
- 1167 janvier-août** Troisième expédition d'Amaury en Égypte.
- 1168 octobre** Quatrième expédition d'Amaury en Égypte.
- 1169 janvier** Shirkûh, vizir d'Égypte, avec l'aide de son neveu Saladin.
- 1169 mars** Saladin maître de l'Égypte, au nom de Nûr al-Dîn.
- 1171 septembre** Fin du califat fatimide en Égypte.
- 1174 mai** Mort de Nûr al-Dîn.
- 1174 juillet** Mort d'Amaury. Son fils, Baudouin IV le Lépreux, couronné roi de Jérusalem.
- 1174 octobre** Saladin occupe Damas.
- 1175 mai** Saladin investi du gouvernement de l'Égypte et de la Syrie par le calife.
- 1176 septembre** Les Seldjûqides battent l'armée byzantine à Myriokephalon.
- 1177 novembre** Baudouin IV bat l'armée de Saladin à Montgisard.
- 1180 mai** Trêve entre Saladin et Baudouin IV.
- 1183 février** Raid de Renaud de Châtillon en mer Rouge.
- 1183** Régence de Guy de Lusignan.
- 1183 novembre** Couronnement de Baudouin V. Régence de Raymond III de Tripoli.
- 1185 mars** Mort de Baudouin IV. Trêve entre Saladin et le royaume de Jérusalem.

1186 mars	Saladin reconnu suzerain de Mossoul.
1187 juillet	Saladin écrase l'armée franque à Hattin.
1187 octobre	Saladin s'empare de Jérusalem, mais échoue devant Tyr.
1187-1189	Saladin conquiert presque tout l'ensemble des États croisés.
1188 mars	Frédéric I ^{er} Barberousse prend la croix (Troisième Croisade).
1189 janvier	Henri II Plantagenêt et Philippe Auguste prennent la croix.
1189 août	Guy de Lusignan assiège Acre.
1190 mai	Les croisés allemands s'emparent d'Iconium.
1190 juin	Mort de Frédéric I ^{er} Barberousse en Cilicie.
1190 juillet	Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste partent de Vézelay pour la croisade.
1191 mai-juin	Richard Cœur de Lion s'empare de l'île de Chypre.
1191 juillet	Acre se rend aux croisés.
1192 avril	Conrad de Montferrat tué par les Assassins à Tyr.
1192 mai	Henri de Champagne épouse Isabelle et gouverne le royaume de Jérusalem.
1192 mai	Guy de Lusignan fonde une dynastie en Chypre.
1192 octobre	Fin de la Troisième Croisade.
1193 mars	Mort de Saladin.
1197 septembre	Mort d'Henri de Champagne. Aimery couronné roi de Chypre, puis de Jérusalem.
1198 janvier	Élection du pape Innocent III.
1199 novembre	Tournoi d'Écry. Les barons français prennent la croix (Quatrième Croisade).
1200 août	Al-Adil, frère de Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie.
1201	Arrivée en Occident du prince Alexis (IV) qui demande l'aide des croisés contre son oncle Alexis III Ange.
1202 octobre	Départ des croisés de Venise.
1202 novembre	Les croisés s'emparent de Zara.
1203 juillet	Les croisés prennent Constantinople. Alexis IV couronné co-empereur avec son père Isaac II.
1204 février	Alexis V Murzuphle dépose Isaac II et fait assassiner Alexis IV.
1204 avril	Seconde prise de Constantinople par les croisés. Pillage et incendie de la ville.
1204 mai	Baudouin de Flandre élu empereur latin de Constantinople. Partage de l'empire byzantin entre les croisés (Partitio Romaniae).

- 1204-1205** Geoffroy de Villehardouin et Guillaume de Champlitte conquièrent la Morée.
- 1206 août** Henri de Flandre couronné empereur latin de Constantinople.
- 1208 janvier** L'assassinat de Pierre de Castelnau déclenche la Croisade contre les Albigeois.
- 1209 mai** Geoffroy de Villehardouin fonde une dynastie dans la principauté de Morée.
- 1209 juillet** Sac de Béziers par les croisés du nord de la France.
- 1212** Croisade des Enfants.
- 1212 juillet** Alphonse VIII de Castille vainqueur des Almohades à Las Navas de Tolosa.
- 1213 septembre** Victoire de Simon de Montfort contre Pierre II d'Aragon à Muret.
- 1215 novembre** IV^e Concile du Latran. Lancement de la Cinquième Croisade.
- 1216 juin** Pierre de Courtenay, empereur latin de Constantinople.
- 1217 juillet** André de Hongrie dirige le premier contingent de la Cinquième Croisade.
- 1218 mai** Les croisés attaquent Damiette.
- 1219 novembre** Les croisés s'emparent de Damiette.
- 1220 novembre** Frédéric II couronné empereur du Saint Empire.
- 1221 août** Les croisés capitulent devant al-Kâmil et évacuent Damiette.
- 1225 novembre** Frédéric II épouse Isabelle de Brienne et fait valoir ses droits sur le royaume de Jérusalem.
- 1226 juin** Le roi de France Louis VIII conduit une croisade contre le Languedoc.
- 1228 juin** Départ de Frédéric II pour la croisade (Sixième Croisade).
- 1229 février** Frédéric II reprend Jérusalem, à la suite du traité de Jaffa.
- 1229** Mort de Geoffroy I^{er} d'Achaïe. Son fils Geoffroy II lui succède.
- 1232-1243** Luttres entre « Impériaux » et barons, menés par les Ibelin, en Terre Sainte.
- 1239 septembre** Croisade de Thibaud IV de Champagne.
- 1241 avril** Traité de Richard de Cornouailles avec l'Égypte ayyûbide.
- 1244 août** Pillage de Jérusalem par les troupes khwarezmiennes.
- 1245 juin** Concile de Lyon I. « Déposition » de Frédéric II.
- 1246** Mort de Geoffroy II d'Achaïe. Son frère Guillaume II lui succède.
- 1248 août** Départ de Saint Louis pour Chypre (Septième Croisade).

1249 juin	Prise de Damiette par les croisés français.
1250 avril-mai	Saint Louis et les croisés, prisonniers des Égyptiens, restituent Damiette et sont libérés contre rançon.
1250 juillet	Avènement du régime mamlûk en Égypte.
1258 février	Pillage de Bagdad par les Mongols qui tuent le dernier calife abbasside.
1259 été	Michel VIII Paléologue défait les Francs de Morée à Pelagonia.
1260 septembre	L'armée mamlûke bat les Mongols à Aïn Jâlûd.
1260 octobre	Avènement du sultan Baybars en Égypte.
1261 juillet	Reconquête de Constantinople par les Grecs de Nicée. Fin de l'Empire latin.
1267 mai	Guillaume II d'Achaïe devient vassal de Charles I ^{er} d'Anjou.
1268 mai	Baybars s'empare d'Antioche.
1270 juillet-août	Croisade de Tunis. Mort de Saint Louis (Huitième Croisade).
1270-1272	Croisade d'Edouard d'Angleterre en Palestine.
1271 avril	Baybars s'empare du Crac des Chevaliers.
1274 juillet	Deuxième concile de Lyon. Union des Églises latine et grecque.
1279 décembre	Avènement du sultan Kalavun en Égypte.
1282 mars	Vêpres siciliennes.
1285 été	« Croisade d'Aragon » menée par le roi de France Philippe III.
1289 avril	Les Mamlûks s'emparent de Tripoli.
1291 mai	Prise d'Acre par l'armée mamlûke d'al-Ashraf. Disparition des dernières possessions franques en Terre Sainte.
1307-1314	Procès des templiers et suppression de l'ordre du Temple.
1309 août	Les hospitaliers s'emparent de l'île de Rhodes.
1311 mars	Les Catalans s'emparent de l'Attique.
1318-1319	Les Catalans s'emparent de la Thessalie.
1332-1334	Ligue antiturque entre la Papauté, Venise, les hospitaliers, Chypre et les Grecs
1343 août	Le pape Clément VI forme une Sainte Ligue avec Venise, Chypre et les hospitaliers
1344 octobre	Les troupes de la Sainte Ligue s'emparent de Smyrne.
1345-1347	Croisade du dauphin Humbert du Viennois en mer Égée.
1354	Les Turcs Ottomans s'emparent de Gallipoli.
1365 octobre	Croisade de Pierre I ^{er} de Chypre. Pillage d'Alexandrie.
1366 août-déc.	Croisade d'Amédée VI de Savoie en Thrace et en Bulgarie.

- 1369 Jean V Paléologue en Occident ; il accepte la foi catholique.
- 1375 Destruction du royaume arménien de Cilicie.
- 1378-1417 Grand Schisme.
- 1390 Croisade de Louis de Bourbon et des Génois contre Mahdiya (Tunisie).
- 1396 septembre Bayezid écrase la croisade hongroise et bourguignonne à Nicopolis.
- 1399-1402 Voyage de Manuel II en Occident : vains appels à l'aide contre les Turcs.
- 1402 décembre Tamerlan chasse les hospitaliers de Smyrne.
- 1410 juillet Les Polonais battent les chevaliers teutoniques près de Tannenberg.
- 1420 mai-nov. Première croisade de Sigismond contre les hussites.
- 1421-1431 Échec de trois croisades contre les hussites.
- 1439 juillet Concile de Florence. Union des Églises latine et grecque.
- 1444 novembre Le sultan Murad II bat les croisés hongrois et slaves à Varna.
- 1453 mai Mahomet II s'empare de Constantinople. Fin de l'Empire byzantin.
- 1454-1466 Guerre entre Pologne-Prusse et les chevaliers teutoniques.
- 1456 juin Les Ottomans s'emparent d'Athènes.
- 1460 Conquête de la Morée par les Turcs.
- 1470 Conquête de Nègrepont par les Turcs.
- 1487 août Les armées espagnoles s'emparent de Malaga.
- 1489 février Catherine Cornaro cède l'île de Chypre à Venise.
- 1492 janvier Grenade se rend aux souverains catholiques, Ferdinand et Isabelle.
- 1522 décembre Soliman le Magnifique conquiert Rhodes.
- 1529 sept.-oct. Siège de Vienne par les troupes de Soliman.
- 1530 mars Les hospitaliers s'installent à Malte.
- 1571 octobre Les flottes espagnole et vénitienne battent les Turcs à Lépante.
- 1683 septembre Échec des Turcs devant Vienne.

Chapitre 1

Orient et Occident à la fin du XI^e siècle

SI LES CROISADES sont restées pour l'essentiel en marge de la vie des Orientaux, elles ne sauraient toutefois se comprendre si on les isole de la conjoncture orientale dans laquelle elles s'insèrent, si l'on néglige l'interaction des deux sociétés qu'elles mettent face à face. Phénomène occidental, elles trouvent leurs racines dans les mentalités et les comportements de l'Occident au XI^e siècle, mais elles viennent bousculer un milieu oriental très diversifié et peu apte à saisir leur caractère spécifique.

L'Empire byzantin à la fin du XI^e siècle

À l'apogée de sa puissance territoriale et militaire dans le premier quart du XI^e siècle, l'Empire byzantin connaît dans la seconde moitié du siècle de profonds bouleversements qui réduisent ses frontières à la seule région hellénique, elle-même menacée par les peuples qui l'environnent ou par de nouveaux venus dans les mondes balkanique et anatolien.

En Italie, les Normands progressivement réunis sous l'autorité des Hauteville (Robert Guiscard) s'emparent de Bari en 1071 et mettent fin à la domination byzantine sur l'Italie du Sud. Dix ans plus tard, ils passent la mer pour s'en prendre à Durazzo, qui commande la route de Constantinople (la *via Egnatia*). Byzance est contrainte de faire appel à la flotte vénitienne pour repousser les assauts de « l'impérialisme normand », et de concéder à ses alliés des privilèges économiques exorbitants, en particulier la franchise de toute taxe douanière dans l'Empire et un établissement à Constantinople (chrysobulle de 1082).

Dans les Balkans, les Petchénègues, peuple d'origine turque, franchissent le Danube en 1048 et s'installent sur le territoire byzantin, d'où ils menacent la Thrace et Constantinople. Ils sont suivis par les Ouzes, qui, à partir de 1064, mènent des raids de pillage jusqu'en Grèce. Malgré une vive réaction byzantine (victoire du Lebounion), la frontière nord de l'Empire reste sous la menace d'une coalition des peuples nomades. À l'intérieur de la péninsule, les peuples soumis font dissidence : les Bulgares en 1072 avec Constantin Bodin, puis les Valaques se soulèvent contre le poids de la fiscalité byzantine, tandis que le prince de Zéta et le roi de Croatie affirment leur indépendance à l'égard de Byzance en recevant de Rome leur couronne

royale. Tout se passe comme si l'Empire byzantin s'effondrait, après avoir connu une expansion au-dessus de ses moyens. L'effort de redressement entrepris par les Comnènes à partir de 1081 a besoin de l'aide de l'Occident.

La situation est plus grave encore en Anatolie. Les Arméniens, les Ibères, les Géorgiens et les populations chrétiennes de Syrie, appartenant à des Églises séparées et jugées hérétiques par Byzance, sont tentés de faire dissidence et de collaborer avec les ennemis extérieurs, dès que ceux-ci apparaissent aux frontières de l'Empire. Leur collaboration expliquerait l'avance rapide des Turcs Oghuz ou Turcomans. S'emparant de Bagdad en 1055, de l'Arménie dix ans plus tard, leurs chefs, les Seldjûqides, apparaissent en Cappadoce et en Phrygie en 1067-1068. La réaction byzantine se solde par la déroute de Mantzikert (1071), où le *basileus* Romain IV Diogène est fait prisonnier. En 1081, la quasi-totalité de l'Asie Mineure est envahie, les anciennes structures byzantines anéanties. L'expansion turque vers la Palestine et Jérusalem, prise en 1071, est un des prétextes de la réaction occidentale sous la forme de la croisade, que le *basileus* Alexis I^{er} Comnène cherchera à utiliser pour recouvrer les territoires perdus par l'Empire.

Le Proche-Orient à la fin du XI^e siècle

La victoire du sultan Alp Arslân à Mantzikert (1071) est le prélude à la création d'un vaste empire seldjûqide s'étendant des plateaux anatoliens à la Mésopotamie et à la Syrie-Palestine. Mais cet ensemble se désagrège rapidement, dès la mort du sultan Malik Shah en 1092. Alors se constituent des petites principautés quasi autonomes : Danishmendites au nord de l'Anatolie, Artuqides dans le bassin supérieur du Tigre, émirats des neveux de Malik Shâh à Damas et Alep, alors que les villes portuaires du sud de la Palestine restent au pouvoir des Fatimides d'Égypte qui remettent la main sur Jérusalem en 1098. Entre la Mésopotamie arabe et l'Asie Mineure turque, des Arméniens, anciens sujets de Byzance, s'installent entre Édesse et Mélitène, et forment en Cilicie des principautés quasi indépendantes.

La zone syro-égyptienne est profondément divisée. Les Fatimides d'Égypte, shiïtes, ont créé un califat rival du califat sunnite de Bagdad. La persécution des « gens du Livre » à laquelle s'est livré le calife al-Hâkim, destructeur du Saint-Sépulcre en 1009, a eu sur le moment un grand retentissement auprès des pèlerins, mais par la suite les pèlerinages vers les Lieux saints ont repris, davantage gênés par l'expansion turcomane en Asie Mineure que par la domination fatimide au sud de la Palestine. Jusqu'en 1075, celle-ci a été le lieu d'affrontement entre les armées soutenant le califat de Bagdad et celles qui relevaient de l'imamat fatimide d'Égypte. Lorsque les croisés y pénétrèrent en 1098, ils trouvèrent un pays qui venait de connaître plus de deux siècles de guerres, de pillages et de sièges. Il était alors partagé entre un grand nombre de sectes rivales : shiïisme duodécimain des Mirdasides à Alep, Ismaïliens d'Iran ou « Assassins » en Syrie méridionale, sunnites à Damas, Druzes au sud du Liban.

La division des communautés chrétiennes est tout aussi grande. Seuls les chrétiens d'Asie Mineure, sujets de Byzance, ont été éprouvés par l'invasion turque et ont perdu leur hiérarchie ecclésiastique, expulsée par les conquérants. En Syrie-Palestine

demeurent des fidèles de rite grec, les Melkites, profondément arabisés et relevant des patriarchats d'Antioche ou de Jérusalem, et non de Constantinople. Mais la plupart des communautés chrétiennes appartiennent à des Églises depuis longtemps séparées de Rome et hostiles au pouvoir impérial centralisateur de Constantinople. Parmi elles, les Maronites du Liban, les Nestoriens présents en Irak et en Asie centrale, et, surtout, trois Églises monophysites, les Arméniens, les Jacobites de langue liturgique syriaque et les Coptes d'Égypte, largement arabisés. En Syrie-Palestine, ces communautés s'accommodent du protectorat musulman, tandis qu'en Asie Mineure, une fois passés les premiers temps de la conquête turque, elles mènent une existence normale et bénéficient même de l'effacement de l'Église grecque. Voir dans les Turcs leurs oppresseurs et dans la croisade une réponse à cette oppression est une erreur. En aucun cas, les chrétiens non Grecs d'Orient n'ont adressé un appel à l'Occident à la suite de l'invasion turcomane.

L'Occident à la fin du XI^e siècle

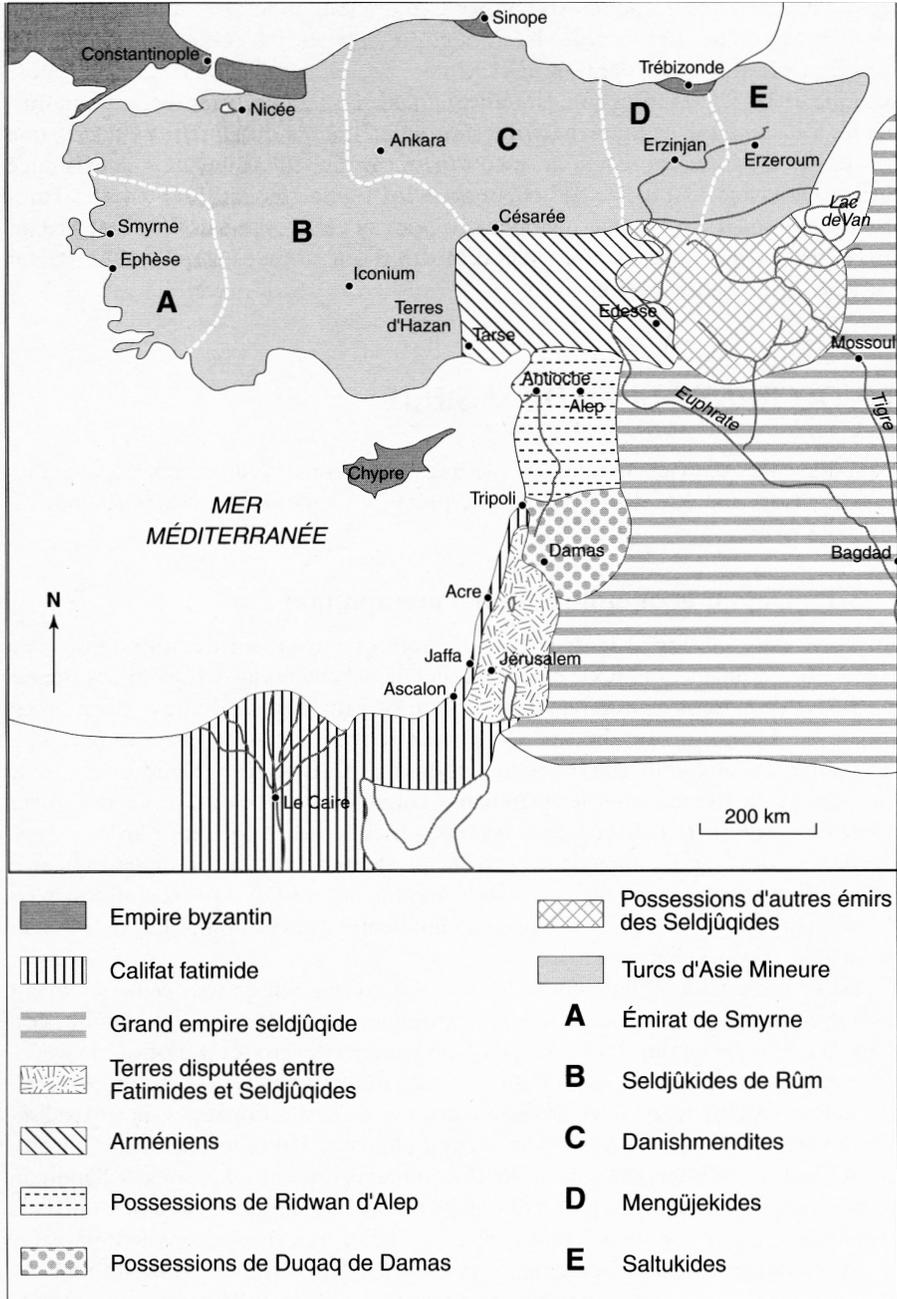
C'est donc dans la société occidentale elle-même qu'il convient de chercher les origines de la croisade, non sans dénoncer des interprétations fantaisistes au sujet des motivations des croisés.

L'essor économique et démographique

Au XI^e siècle s'amplifient le décollage économique et l'essor démographique de l'Occident, commencés au siècle précédent. Les défrichements au détriment des espaces incultes et de la forêt se multiplient, pour faire face aux besoins d'une population en croissance. L'essor urbain, lié aux progrès des activités artisanales et commerciales, caractérise les deux grands pôles économiques de l'Occident, les Flandres et l'Italie du Nord et du Centre, dont les marchands commencent à se rendre sur des places lointaines, pays de la Baltique pour les uns, Orient méditerranéen pour les autres, créant ainsi des liens commerciaux permanents et fructueux. De multiples indices, à défaut de statistiques précises, attestent l'essor démographique des divers pays d'Occident, qui se libèrent peu à peu des épidémies et des famines qui entravaient jusqu'alors leur développement.

Est-ce là des faits suffisants pour justifier l'interprétation de tous ceux qui voient dans le déclenchement des croisades la prépondérance des facteurs économiques ou démographiques ? ou qui attribuent à l'intérêt matériel des croisés la motivation essentielle du départ ? Tantôt ce serait des cadets de familles nobles, sans espoir de terres, qui iraient en Orient se tailler des seigneuries et de vastes domaines, pour rivaliser avec leurs aînés, héritiers exclusifs des biens du lignage. Une allusion chez le chroniqueur Geoffroy Malaterra à l'attitude de Bohémond et une autre à propos de Baudouin de Boulogne, qui n'a pas de part à l'héritage familial, ne suffisent pas à démontrer la planification d'une conquête lors du départ de 1096. Les croisés pensaient se placer sous le commandement de l'empereur byzantin, dès leur arrivée à Constantinople, et n'espéraient de lui aucune concession territoriale. La plupart d'ailleurs, après la prise de Jérusalem, revinrent immédiatement en Occident, sans

Figure 1 - Le Proche-Orient vers 1095.



songer à s'établir dans les terres conquises. Jonathan Riley-Smith vient de démontrer que 17,5 % seulement des colons établis en Terre Sainte avant 1131, dont on connaît les noms, ont pris la croix en 1096. Sans nier le fait que l'appât du gain ait pu motiver certains des chefs croisés, le désir d'acquérir des biens fonciers pouvait plus facilement se satisfaire dans les grandes opérations de défrichement, menées alors en Occident, que dans d'hypothétiques conquêtes de terres bien souvent arides.

D'autre part, les recherches récentes démontrent que les départs pour la croisade provoquent de gros frais dans les familles de volontaires, obligées de mettre en gage des terres pour obtenir un financement auprès des établissements ecclésiastiques. Au retour, la compensation est maigre : très peu de croisés reviennent en Occident avec des trésors ou des objets de valeur et le remboursement des créances pour récupérer les terres engagées s'avère bien souvent difficile. Il n'y a donc guère de lien entre une pression démographique qui n'avait rien d'excessif au XI^e siècle et le départ précis vers Jérusalem. Le poids croissant des hommes a pu favoriser les croisades, il n'en a pas été la cause directe.

La société aristocratique, l'Église et la guerre

Le XI^e siècle voit le triomphe de la féodalité donnant le gouvernement des hommes à une noblesse guerrière, prompte à la violence, à l'homicide et au pillage. Des liens d'homme à homme structurent les strates supérieures de la société où joue pleinement la solidarité du lignage. Les concessions de fief portent à la fois sur des terres qui assurent l'entretien du vassal, et sur des charges publiques qui procurent des revenus et élargissent l'autorité des maîtres sur les paysans astreints à de lourdes redevances. Le château, cœur des seigneuries, devient ainsi le centre du pouvoir public, en voie de privatisation. Mais les conflits de fidélité et les devoirs de la solidarité lignagère engendrent parmi les *milités* des affrontements constants. Dès lors, la naissance de la chevalerie exaltant les vertus du combattant, la progressive sacralisation de la profession guerrière et les institutions de paix promues par l'Église s'efforcent de limiter les conséquences néfastes de la militarisation de la société aristocratique.

Faute en effet de pouvoir supprimer la violence, l'Église tente de l'endiguer. Par le rituel de l'adoubement et la bénédiction des guerriers, elle cherche à exalter les vertus chevaleresques, mises au service de la défense des églises locales. Par les institutions de paix, elle considère de son devoir d'établir l'ordre et de limiter la guerre et ses effets aux seuls guerriers : la protection des clercs, des biens d'Église et des non-combattants est au programme des nombreux conciles provinciaux réunis pour instaurer la trêve et la paix de Dieu. Malgré un succès limité en Occident, la papauté réformée revendique le droit de promouvoir la paix jusque dans la chrétienté orientale. D'autre part, en cherchant à s'émanciper vis-à-vis du pouvoir impérial, le souverain pontife reçoit l'aide d'hommes de guerre qu'il fait entrer dans la vassalité de l'Église ou qu'il recrute comme mercenaires. Des *milités sancti Petri* combattent à Civitate (1053) contre les Normands, avant que la papauté ne recherche l'alliance de ces derniers contre l'empereur germanique. Unis par des liens matrimoniaux, ces fidèles de saint Pierre constituent un réseau de soutien de la réforme et d'opposition à la politique impériale.

Considérant qu'ils défendent le patrimoine de saint Pierre, donc qu'ils mènent un « bon combat », le pape sacralise leur action et leur promet la rémission de leurs péchés. Dès le pontificat de Léon IX, la guerre devient sainte parce qu'elle est justifiée par le souverain pontife. La croisade, fille des institutions de paix et de la mentalité chevaleresque (J. Flori), ne fait que reprendre les promesses de récompenses spirituelles adressées à ceux que l'on commence à appeler « chevaliers du Christ » (*militēs Christi*).

C'est là le terme d'une longue évolution de la pensée de l'Église au sujet de la guerre. La théologie de la guerre au Moyen Âge doit beaucoup à la pensée de saint Augustin. Réagissant contre le pacifisme des premiers chrétiens, l'auteur de *La Cité de Dieu* distingue en effet la guerre juste, qui est licite, de la guerre injuste qu'il condamne. Trois critères distinguent la guerre juste : l'autorité du prince, une cause juste, une intention droite. Un chrétien n'a pas le droit de tuer à titre particulier ; seul Dieu, son vicaire sur terre et les souverains ont la responsabilité de décider si le recours à la guerre est nécessaire. La cause est juste s'il s'agit de venger des injustices subies : l'usage de la violence devient alors licite, et peu importe le caractère défensif ou offensif du combat. L'intention droite implique le refus de la violence pour elle-même, du pillage et du butin. En revanche, il est légitime de reprendre possession d'un bien ou d'un territoire dont on a été spolié. Les idées augustinnes, encore étrangères à la tradition canonique au début du XI^e siècle, sont diffusées par Anselme de Lucques, dont la *Collection canonique* (1083) justifie l'homicide dans une guerre légitime.

Au cours du XI^e siècle, le concept de guerre sainte se forme à partir de la notion de guerre juste. Déjà, sous les Carolingiens, combattre les païens est considéré comme un devoir de l'empereur ; les chansons de geste exaltent la vaillance des preux au service de la foi. En promouvant les institutions de paix, l'Église doit aussi s'intéresser à l'organisation des campagnes militaires contre ceux qui troublent la paix. Peu à peu, elle transfère la responsabilité de la guerre, menée pour la défense de la chrétienté, du roi à l'ensemble de la chevalerie, en faisant participer les laïcs aux idéaux de réforme ecclésiastique, largement diffusés dans la seconde moitié du XI^e siècle. Grégoire VII (pape de 1073 à 1085) met en avant l'idée d'une nouvelle armée au service de l'Église, la *militia S. Petri*, dont les membres sont liés par un code moral enraciné dans la conception ecclésiale du monde, et se distinguent par un rite commun, l'adoubement. L'idée de guerre sainte implique une valeur spécifique du combat contre les ennemis de la chrétienté. En 1063, Alexandre II accorde, le premier, aux chrétiens combattant les Maures en Espagne une rémission de la pénitence encourue pour leurs péchés. Avec Grégoire VII, la récompense éternelle échoit à ceux qui donnent leur vie pour libérer leurs frères d'Orient et défendre la foi chrétienne. Urbain II en 1089 promet à ceux qui rebâtiraient l'église de Tarragone, détruite par les Sarrasins, la même indulgence qu'à ceux qui voulaient aller en pèlerinage à Jérusalem : ainsi lie-t-il l'idée chrétienne du pèlerinage à un projet cherchant à promouvoir la guerre ou la résistance face aux infidèles. Au moment du concile de Clermont, l'idée de guerre sainte est donc reconnue et acceptée ; en y associant l'indulgence et en dirigeant l'énergie de la chevalerie vers un théâtre de guerre oriental, Urbain II transforme ce qui n'était jusque-là qu'expéditions limitées contre les Sarrasins en un pèlerinage guerrier de toute la chrétienté, c'est-à-dire en une croisade.

Pénitence et attente eschatologique

L'état mental et psychologique de l'Occident à la fin du XI^e siècle contribua beaucoup au succès de l'expédition. Faut-il voir dans la croisade l'influence décisive d'une « scénographie eschatologique de la fin des temps » (A. Dupront) ? ou, en d'autres termes, le point d'aboutissement d'une forte attente eschatologique traversant tout le XI^e siècle ? Paul Alphandéry et Alphonse Dupront n'ont pas manqué de recueillir chez les chroniqueurs tous les indices d'une attention aux signes du temps, annonceurs du jour du Jugement dernier : phénomènes surnaturels, chute de météorites, tremblements de terre, famines, épidémies. Ces historiens y voient la confirmation du caractère eschatologique de la Première Croisade, « marche à la rencontre parousique, à l'accomplissement des temps ». Élus par Dieu, les croisés ont le devoir de libérer Jérusalem, mais surtout de se préparer au second avènement du Christ, qui les fera pénétrer dans sa gloire.

N'est-ce pas là pourtant un habillage idéologique, issu de la lecture a posteriori des événements par des chroniqueurs qui sont tous des clercs, imprégnés des prophéties de l'Écriture sainte ? ou, au contraire, faut-il y voir l'expression par des hommes de culture des aspirations latentes et profondes des masses ? André Vauchez souligne « l'existence d'un climat d'attente eschatologique », s'exprimant par divers textes de tonalité apocalyptique ou prophétique qui circulent au XI^e siècle : venue prochaine d'un empereur qui délivrera Jérusalem, annonce d'une revanche des chrétiens sur l'islam, exaltation de la nation franque et de sa chevalerie, tels sont les thèmes exprimant une attente eschatologique, que la papauté, ne pouvant plus compter sur l'empereur germanique devenu son ennemi, va récupérer au profit de l'Église romaine et de son chef.

Dans son effort pour conduire la chrétienté au salut, l'Église de la fin du XI^e siècle s'appuie sur un monachisme réformateur, qui maintient dans sa pureté le lien entre le monde terrestre et le monde divin. Les moines proposent aux laïcs d'imiter leur ascèse afin de gagner le salut. Issus du même milieu que l'aristocratie chevaleresque, mais délivrés des embarras du mal, ils veulent aider le monde des guerriers à s'affranchir du péché d'homicide, d'orgueil et de violence, en lui offrant de nouvelles formes de piété, l'aumône et surtout le pèlerinage qui apporte au pécheur repentant la remise des péchés et des peines qui lui sont liées. Pour l'historien Marcus Bull, la spiritualité des croisés serait profondément influencée par celle des moines : les guerriers, incités à l'ascèse et à la pénitence sur le modèle monastique, trouveraient dans le pèlerinage vers Jérusalem le moyen de se réconcilier avec Dieu.

Dans la même voie réformatrice, la papauté va dénoncer les maux qui souillent la hiérarchie ecclésiastique, et renforcer le système de l'indulgence pour stimuler la conversion individuelle de tous les chrétiens, incités à se libérer du péché pour suivre les commandements de Dieu. Elle procède également à une certaine valorisation de la pauvreté qui fait espérer confusément aux humbles un retour à l'égalité primitive entre les hommes, dont Jérusalem, lieu de la fraternisation universelle, serait le siège. Selon André Vauchez, la papauté a ainsi réussi à encadrer les aspirations populaires à un *millénium* égalitaire, à une société plus juste et plus pure : la Jérusalem terrestre, but du pèlerinage pénitentiel, deviendrait ainsi la préfiguration de la Jérusalem céleste, pour une humanité réconciliée avec Dieu.

Les rapports de l'Occident avec l'Orient

Les pèlerinages aux Lieux saints

« Tension vers un au-delà sacré et élévation vers la transcendance » (Alphonse Dupront), le pèlerinage représente un des temps forts, une constante de la vie religieuse, surtout lorsque son but est constitué par les Lieux saints de Syrie-Palestine, consacrés par les actions divines qui s'y sont déroulées et par la présence du Saint-Sépulcre. Qu'il soit pèlerinage de dévotion, permettant au fidèle de capter la grâce divine rayonnant de manière plus puissante dans les lieux où le Christ a vécu, ou bien pèlerinage pénitentiel offrant au pécheur de racheter par une pénitence publique les scandales provoqués par ses fautes, ou encore désir d'achever son existence et de trouver une sépulture aux lieux où se manifesterait le Jugement, le pèlerinage aux Lieux saints implique une ascèse, une rupture avec le monde qui peut aller jusqu'au martyre. Le désir de toucher des reliques, et plus encore, de s'en emparer anime le pèlerin, avide de prier au tombeau du Christ, dans la certitude d'y trouver une prompte rémission de ses péchés et d'y vivre le triomphe du Christ sur les puissances du Mal, à la fin des temps.

Antérieur à l'« invention » de la Croix par sainte Hélène, le pèlerinage vers Jérusalem a connu une faveur croissante à partir de la construction par Constantin des églises du Saint-Sépulcre à Jérusalem et de la Nativité à Bethléem. La conquête arabe n'a pas interrompu le flot des pèlerins, obligés néanmoins d'acheter des sauf-conduits et d'acquitter des sommes importantes aux nouveaux maîtres de la Palestine. Charlemagne obtient l'autorisation de créer un hospice pour les pèlerins à Jérusalem et ses successeurs revendiquent la protection des Lieux saints. Au x^e siècle, les pèlerinages empruntent surtout la voie maritime, à partir de Bari, Brindisi ou Amalfi vers Constantinople puis la Palestine, ou bien vers la Terre Sainte par l'Égypte.

Après la destruction du Saint-Sépulcre sur ordre d'al-Hâkim (1009), les *basilisques* en assurent la restauration, avec l'aide d'offrandes occidentales. La conversion de la Hongrie au christianisme et l'annexion de la Bulgarie par Byzance diversifient les routes du pèlerinage : l'Europe centrale et la *via Egnatia*, à partir de Durazzo, s'ouvrent aux pèlerins, de plus en plus nombreux au cours du xi^e siècle. Influencés par le millénarisme ambiant, des fidèles veulent aller souffrir par le Christ et pour le Christ en Terre Sainte. Le départ, les épreuves au cours du chemin ont une valeur d'offrande propitiatoire et rédemptrice. En même temps, se développe une attitude eschatologique envers la Ville sainte : on veut y attendre la fin des temps, y accomplir une destinée religieuse conçue comme un passage, un « étrangement » par rapport au monde. Dans cette perspective, le pèlerinage vers Jérusalem est considéré comme l'ultime voyage, préparant par un rite de pénitence collectif aux jours derniers. Pour l'organisation matérielle de leur voyage, les pèlerins concluent des accords en tout point semblables à ceux qui seront en usage à l'occasion de la Première Croisade : mise en gage de biens fonciers auprès d'établissements ecclésiastiques, dons et aumônes à ceux-ci, renonciations à des disputes avec des églises pour des droits de propriété, accueil des pèlerins dans des communautés monastiques. En un mot, l'encadrement spirituel et matériel du pèlerinage préfigure celui de la Première croisade.